

Une rue, un sanctuaire, une place publique et un stade

Comparaison des lieux de contestation en Asie et au Moyen-Orient

TERESITA CRUZ-DEL ROSARIO, PHD*

JAMES M. DORSEY

Un sanctuaire de la Vierge Marie sur un parking autrefois désert de l'*Epifanio de los Santos Avenue* (EDSA), symbolise le pouvoir du peuple philippin. Il se trouve au carrefour de l'avenue Ortigas, l'artère principale qui traverse les quartiers bourgeois, ainsi que les quartiers commerciaux et résidentiels internationaux de San Juan et de Pasig, presque jusqu'à l'Asian Development Bank.

L'EDSA est la porte de Manille, un tronçon de 26 kilomètres de bitume et de béton qui traverse les huit arrondissements de la ville depuis celui de Caloocan au nord à celui de Pasay au sud. Ce n'est pas par hasard que le sanctuaire s'éleva à ce carrefour particulier et devint un lieu de pèlerinage laïque pour ceux qui étaient à la recherche d'une place pour leur vision morale.

Des stades, situés à des milliers de kilomètres à l'ouest de l'endroit où les ancêtres de la communauté arabe des Philippines et de l'Asie du Sud-Est avaient pris la mer, symbolisent la lutte qui se déroule au Moyen-Orient et en Afrique du Nord pour la liberté politique, le progrès économique, l'identité ethnique, religieuse et nationale, ainsi que l'égalité entre les sexes. Le stade représentait un monde dans lequel le jeu se déroule sur le terrain et en dehors de celui-ci. À côté de la mosquée, le stade était, jusqu'à l'éruption de la révolte arabe en décembre 2010, le seul autre espace public disponible pour exprimer la colère et la frustration refoulées contre les régimes domi-

* Le docteur Teresita Cruz-del Rosario est actuellement professeur agrégé à la Lee Kuan Yew School of Public Policy, Singapour, où elle donne des cours de troisième cycle sur la politique de développement en Asie du Sud-Est et les mouvements sociaux en Asie. Elle obtint son doctorat en sociologie à Boston College, dans le Massachusetts, en consacrant sa thèse à trois soulèvements philippins. Elle est également titulaire d'une maîtrise d'administration publique de la Harvard Kennedy School of Government, ainsi que d'une maîtrise d'anthropologie sociale de la Harvard Faculty of Arts and Sciences.

James M. Dorsey est maître de recherche à la S. Rajaratnam School of International Studies, Singapour. Il a remporté de nombreux prix en tant que correspondant à l'étranger au cours d'une carrière focalisée sur les conflits ethniques, religieux et sociaux, en particulier au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Ses chroniques sont publiées dans de nombreux journaux et il publie un blogue renommé, *The Turbulent World of Middle East Soccer*. Il est invité à prendre la parole à l'occasion d'importantes conférences universitaires et politiques internationales.

nés par les forces armées et de sécurité. Il représentait le terrain d'entraînement dans des pays comme l'Égypte et la Tunisie où les militants amateurs de football se préparaient au jour où leur organisation, leur militantisme et leur expérience des combats de rue leur serviraient lors de leur affrontement final avec les gouvernants autocratiques déterminés à s'accrocher au pouvoir.

Le football offrait des sensations fortes qui lui étaient propres, un jeu du chat et de la souris à enjeux élevés entre les militants passionnés et les forces de sécurité pour un trophée bien plus important que la Coupe du Monde : l'avenir d'une région. Le match de football permettait aux laissés pour compte de s'exprimer dans un environnement de silence forcé et de fausses déclarations officielles de remettre en question les limites politiques et sociales établies par les régimes autoritaires et de profiter au maximum de l'écartement des poteaux de but créés par la mondialisation.

Les révoltes non violentes telles que celles qui se déroulèrent aux Philippines, en Thaïlande, en Indonésie, en Égypte, en Tunisie, à Bahreïn, au Yémen, en Jordanie et au Maroc ont transformé, et continuent de le faire, le paysage politique dans ces pays émergents. Les manifestants transforment les espaces publics, ou ce que William Sewell appelle une « agence spatiale », de paysages physiques limités en lieux où règne le pouvoir populaire¹. Les révoltes qui se déroulèrent à Bangkok, Djakarta, Manille, Le Caire, Tunis, Manama, Amman, Casablanca et Sanaa transformèrent des rues piétonnes, allées, avenues et ronds-points en théâtres d'expression politique sans retenue. Un grand nombre de ces endroits ont acquis une aura de sanctuaire, de lieu de pèlerinage où les contestataires recherchent la rédemption et la délivrance de diverses formes d'injustice sociale et politique.

Cet article compare les divers lieux de contestation en Asie et au Moyen-Orient. Qu'il s'agisse d'une rue, d'une place publique ou d'un stade, ces sites ont créé l'architecture politique d'un accomplissement collectif où les contestataires des deux régions tournent les limitations d'un environnement bâti à leur avantage politique dans un acte sans précédent de créativité partagée visant à faire progresser la lutte sociale et politique. Ce faisant, les contestataires remodelent les significations politiques, tout en reconstruisant et rénovant les espaces physiques. Ils les convertissent en champs de bataille mettant aux prises des visions opposées de l'avenir d'un pays ou d'une région en demandant une transparence, une responsabilité, un recours au compromis et une tolérance accrue. Ils en font des lieux où les laissés pour compte peuvent s'exprimer et une tribune unique pour combler des fossés béants.

Cet article est fondé sur l'EDSA et le stade comme lieux de promulgation d'une nouvelle politique. Ils devinrent tous deux en l'espace de quelques années les théâtres de l'expression politique dans un environnement de répression et d'autocratie. Ils emploient les notions exprimées par Sewell de « structure spatiale » et d'« agence spatiale », qui sont basées sur la description par Dingxin Zhao de la place Tiananmen de Beijing comme l'environnement idéal d'une manifestation étudiante pour explorer

l'EDSA et le stade en tant que cadres parfaits de soulèvements populaires². Le mot *sanctuaire* évoque une démarcation dans l'esprit des gens. Pour les Philippins, l'EDSA est une sorte de terre promise politique perçue en termes de temps, de lieu et de sentiment. Pour les Moyen-orientaux et les Nord-africains, le stade représente la reconquête de leur dignité et l'affirmation de leur identité dans une démonstration de force s'appuyant sur le nombre.

Rue, sanctuaire, stade et ère

Le sanctuaire fut érigé dans l'année qui suivit le premier soulèvement philippin en 1986 pour commémorer ce que de nombreux Philippins considèrent comme un moment remarquable de l'histoire de leur pays. Une gigantesque statue de la Vierge Marie peinte en rose doré fut élevée sur une partie surélevée du parking. Son image est un rappel du premier miracle présumé de l'EDSA au cours duquel des chapelets, des statues, des scapulaires et des médailles portant son image arrêtaient les chars du président Ferdinand Marcos et mirent fin aux 21 ans de dictature.

La messe est dite dans une chapelle sous sa statue. La chapelle est entourée de centres commerciaux, de tours d'appartements en copropriété, d'une gare routière et d'un parking souterrain. Un survol du sanctuaire et des deux avenues offre aux navetteurs et passagers une vue complètement dégagée de la Vierge Marie, un rappel religieux du caractère sacré des mouvements de contestation populaire dans un monde d'hyper-laïcité.

Le sanctuaire est suffisamment grand pour abriter une scène. L'anniversaire du soulèvement du pouvoir populaire est célébré chaque février par une messe, où l'on a vu officier entre autres le regretté archevêque Jaime Sin et de nombreux autres ecclésiastiques de haut rang, suivie d'un programme rappelant les événements dramatiques qui marquèrent les quatre jours du soulèvement. Les principaux acteurs reviennent au sanctuaire vêtus comme ils l'étaient lors des manifestations, avec l'embonpoint et les rides des années qui passent. Après les reconstitutions, la scène est transformée en plateau où des vedettes du spectacle célèbrent le départ de Marcos des Philippines. La combinaison d'activités pieuses, politiques et de loisir caractérise le soulèvement populaire comme une forme de lutte politique accompagnée de réjouissances durant toute la nuit avec l'aval de l'église.

L'environnement de l'EDSA

Lorsqu'il examine les querelles politiques, Sewell note le rôle vital joué par les « structures spatiales », qu'il définit ainsi :

structures géographiques (qui) pourraient être considérées comme parallèles aux structures économiques, professionnelles, politiques ou démographiques, c'est-à-dire comme faits bien

établis de la vie sociale qui ont leurs propres logiques autonomes (ou au moins relativement autonomes) et qui déterminent ou au moins limitent rigoureusement l'action sociale³.

Sowell va plus loin qu'Anthony Giddens en soutenant que, alors que les structures sont « durables et contraignantes », elles produisent également un « effet d'habilitation » qui permet aux « êtres humains de reproduire aussi bien eux-mêmes que leur monde social... [et] sont également sujettes à une transformation résultant de l'action sociale même qu'elles déterminent ». Lorsqu'il étudie les controverses politiques, Sewell attire l'attention sur l'agence spatiale, c'est-à-dire les façons dont les contestataires font face aux contraintes en matière d'espace et les transforment en avantages politiques qui feront progresser la lutte sociale, repenser les significations politiques et restructurer la « valence stratégique de l'espace »⁴. Par conséquent, alors que l'espace est caractérisé par des éléments immobiles, il est également sujet à une réédification. Les contestataires créent, produisent et rénovent l'espace pas simplement pour l'imprégner de nouvelles significations mais aussi pour le convertir en une ressource stratégique qui transforme l'environnement global de contestation.

Si le stade, avec son infrastructure fermée conçue pour évoquer la compétition, la passion, les rivalités et l'affrontement est un site naturel pour un soulèvement, l'EDSA semblerait au premier abord un lieu étrange, sinon curieux, pour protester. À la différence de la place Tian'anmen en Chine ou de la Place de Mai en Argentine, qui sont immenses, l'EDSA en 1986 était une autoroute relativement étroite à six voies avec un îlot au milieu pour organiser, bien que d'une manière peu convaincante, la circulation automobile. Au lieu d'un vaste quadrilatère sur lequel la plupart des actions collectives tendent à se dérouler, l'EDSA est un long ruban de bitume traversant l'agglomération de Manille, sur lequel peuvent se trouver des milliers de véhicules transportant des citoyens d'un bout à l'autre de la ville. L'omniprésence de la circulation automobile imposerait déjà à elle seule une limite toute faite à tout rassemblement de masse.

La longue section de route de l'EDSA est une artère alimentée par des milliers de capillaires où la circulation se fait dans les deux sens, ce qui facilite pour le public l'accès à la route de partout. Un réseau d'établissements commerciaux, boutiques, restaurants, banques et hôtels, ainsi que des marchands ambulants vendant des serviettes, des bouteilles d'eau minérale, des cigarettes, des éventails en papier et des casse-croûte avoisinent le réseau routier. Les navetteurs quotidiens empruntent la route dans les deux sens, ce qui est le moyen le plus rapide de traverser la métropole, leur trajet étant rendu légèrement plus supportable par les divers agréments.

Dans l'environnement bâti de l'EDSA figurent des ensembles résidentiels protégés, destinés à la bourgeoisie et aux classes moyennes, qui sont entourés de murs épais conçus pour étouffer le bruit des véhicules. L'artère dessert ces ensembles résidentiels et les équipements qui leur apportent les comforts de la vie urbaine. Lorsqu'on pénètre plus profondément dans ces tentacules, on rencontre les enclaves de pauvreté,

les colonies de squatters. Elles sont relativement éloignées de l'artère principale mais suffisamment rapprochées pour être visibles depuis les résidences des classes moyennes. Cela est particulièrement vrai à Makati, à Mandaluyong et à San Juan, où des collectivités aisés bordent les deux côtés de l'EDSA.

Le général Fidel Ramos et le ministre de la Défense Juan Ponce-Enrile, dont la défection du régime Marcos en février 1986 marqua le début de la révolte populaire, peuvent ne pas avoir réalisé que le Camp Crame, qu'ils avaient choisi comme base, représentait le site parfait pour permettre aux contestataires de résoudre le problème que pose l'équilibre précaire entre structure et entremise. Situé le long de l'EDSA aux confins de San Juan, Mandaluyong et Quezon City, ce camp militaire était d'un accès facile depuis les ensembles résidentiels.

Lorsque l'archevêque Sin demanda le soir du 22 février 1986 dans une émission de la radio catholique au public de se rendre à l'EDSA pour protéger les mutins, les voisins s'organisèrent entre eux pour assurer le transport jusqu'à l'un des capillaires, où ils se gareraient puis se rendraient à pied à l'EDSA. Venant du nord, les habitants de Quezon City conduisirent jusqu'au quartier commercial de *Cubao*, où ils laissèrent leurs voitures pour se joindre aux manifestants prêts à marcher sur le *Camp Crame*. À l'est de Quezon City, dans un rayon d'un kilomètre environ par rapport au camp militaire se trouvaient les ensembles résidentiel de *White Plains*, *Blue Ridge* et *St. Ignatius Village*, dont les habitants se joignirent à ceux de *Loyola Heights* et aux étudiants de l'université, située plus au nord. À l'ouest se trouvaient *Greenhills*, le lotissement de *WackWack* et le quartier de *Little Baguio* à San Juan. Juste à côté du sud du *Camp Crame* se trouvent *Corinthian Gardens* et *Valle Verde*. Ce réseau de quartiers fournit le gros des participants lors des premières heures de la révolte. L'un des plus célèbres lieux de rassemblement fut le grand magasin *Isetan*, situé au cœur du centre commercial d'*Araneta* à Cubao. Agapito « Butz » Aquino, le frère cadet du sénateur assassiné Ninoy Aquino, lança sur *Radio Veritas* un appel à ses amis et aux volontaires leur demandant « de venir me retrouver à l'Isetan de Cubao... pour vous joindre à nous et renforcer nos effectifs de façon à ce que nous puissions éviter un affrontement sanglant⁵ ».

Peu après les messages radiodiffusés du cardinal et d'Aquino, 100.000 personnes environ se rassemblèrent aux portes du *Camp Crame*⁶. Des réseaux de quartier se mobilisèrent rapidement en réponse aux appels radiodiffusés, réalisant ce que Harvey appelle « la compression du temps et de l'espace⁷ ». Des gens se déversèrent constamment des routes secondaires de l'EDSA jusque dans l'avenue principale et les foules grossirent pendant toute la nuit, parvenant ainsi à une « coprésence » instantanée et à l'effet de masse⁸. Ils apportèrent des victuailles à l'intention des mutins et des soldats comme le cardinal leur avait demandé de le faire. Le camp fit bon accueil aux journalistes locaux et étrangers.

Ce scénario se répéta quinze ans plus tard en janvier 2001 lors d'un deuxième soulèvement. Le 19 janvier, aux environs de neuf heures, plusieurs professeurs et des centaines d'étudiants et d'écoliers de Quezon City défilèrent dans l'EDSA depuis le campus de *Diliman*. Les manifestants formèrent des groupes le long de la section de dix kilomètres pour se joindre à eux sur le chemin du sanctuaire. Au moment où ils arrivèrent aux environs de midi, leurs rangs avaient grossi pour atteindre 30.000 environ. Cela forma une « coprésence en mouvement » facilitée par l'expérience du passé et les messages textuels acheminés par le réseau cellulaire omniprésent demandant à ses abonnés de se rassembler à l'EDSA. Les voies étroites de l'EDSA devinrent de larges avenues de contestation. L'artère accueillit une nouvelle génération de contestataires, une clientèle jeune qui grandit en tirant parti de la technologie de pointe. Partant du quartier sud des affaires de Makati City, les manifestants formèrent une chaîne humaine sur les sept kilomètres qui vont de l'avenue *Ayala* au sanctuaire de l'EDSA, obligeant à dévier la circulation automobile.

L'EDSA fut transformée par les manifestants dont l'architecture limite apparemment les grands rassemblements en chaussée les conduisant à leur temple du changement politique. Ils convertirent une banale avenue en « une matrice de pouvoir⁹ ». De la prise du contrôle de l'EDSA par les manifestants naquit la notion de pouvoir du peuple, un terme dont ce fut la première apparition dans le discours politique philippin. L'EDSA était « chargée de pouvoir » ; ce n'était plus un territoire neutre vide. L'avènement d'un sentiment durkheimien d'« efflorescence collective » pendant les soulèvements transforma définitivement l'EDSA.

Le sanctuaire en tant que théâtre et sentiment

Le sanctuaire qui fut construit peu de temps après le premier soulèvement constitue un « cadre » qui consiste en

un mobilier, une décoration, un agencement et d'autres éléments d'arrière-plan qui fournissent les décors et accessoires pour la vague d'activités humaines qui se déroulent devant, dedans ou dessus. Un cadre tend à ne pas bouger, géographiquement parlant, de façon à ce que ceux qui se servent d'un cadre particulier comme partie intégrante de leur célébration ne puissent commencer celle-ci tant qu'ils ne sont pas à la place appropriée et ils doivent la terminer lorsqu'ils quittent les lieux¹⁰.

Le sanctuaire fut le cadre physique du pouvoir du peuple lors des deux soulèvements, le lieu où les acteurs humains jouèrent leurs rôles sociaux. En 1986, Cory Aquino était la *vida* par excellence, l'animatrice du théâtre de la contestation, soutenue par des millions de figurants tous déterminés à baisser le rideau sur la présidence de Marcos. Le décor consistait en une avalanche de banderoles, de serpents et d'insignes noyée dans un jaune unique. C'était une grandiose symphonie populaire enveloppée dans les couleurs de la contestation, une soudaine explosion d'expression contre un régime répressif rendu blême et terne après 21 ans de mauvaise gestion. Le

pouvoir du peuple était alimenté depuis les coulisses de ce théâtre : un système de sonorisation maintenait les manifestants informés ; un relais temporaire retransmettait *Radjo Bandido*, qui émettait en secret depuis une tour dont l'implantation n'avait pas été révélée après l'attaque et la destruction de *Radio Veritas* par des troupes loyales à Marcos, la station de radio catholique ; un flot ininterrompu de victuailles et d'eau alimentait les soldats rebelles ; des toilettes portables avaient été installées en des points stratégiques le long de la route ; il y avait aussi bien sûr les chapelets et les statues de la Vierge Marie avec lesquels les manifestants faisaient face à l'armée de Marcos et à ses armes. Des réseaux de communications se mobilisèrent via le téléphone et la bande de fréquences publiques. Des chauffeurs de taxi s'organisèrent spontanément pour transporter des manifestants jusqu'au sanctuaire¹¹.

Les veillées nocturnes se prolongèrent jusqu'au matin, ce qui transforma l'EDSA en scène sur laquelle des personnalités du monde du spectacle adoptèrent une position politique de contestation. Freddie Aguilar, un des chanteurs les plus connus aux Philippines, quitta le club où il se produisait régulièrement pour se rendre à l'EDSA le deuxième soir du soulèvement. Il chanta, accompagné de son orchestre, sur une scène improvisée juchée sur le toit d'un camion à six roues motrices jusqu'à plus de minuit. Des équipes de télévision fournirent des projecteurs qui transformèrent l'EDSA en une gigantesque salle de bal en plein air.

Néanmoins, l'EDSA est également un espace public vénéré, un lieu où sont conservées des significations formées collectivement et concrétisées par des sentiments partagés, sanctifiés par l'église ainsi que par les rites de l'adoration et de la bénédiction. Enrile se souvient de la mobilisation active des rites religieux aux premières heures du deuxième jour du premier soulèvement :

Lorsque le jour se leva, le père Niko, de la paroisse de *Magallanes*, arriva en compagnie du père Bernas et de Jimmy Ongpin (homme d'affaires et ancien ministre des finances du gouvernement Aquino), et célébra la messe dans la grande salle du *Camp Crame*. Cette messe fut marquée par la lecture du récit de l'Exode, qui raconte la libération des Israélites de l'esclavage. Tout le monde assista à la messe et reçut la communion. Après l'office, le père Nico et le père Bernas, président de l'Ateneo (une université jésuite) demandèrent au général (Ramon) Farolan et à moi-même de nous agenouiller. Ils nous donnèrent la bénédiction en nous aspergeant d'eau bénite¹².

Une signification essentielle de l'EDSA, comparable à celle des stades de football au Moyen Orient et en Afrique du Nord, fut la victoire sur la peur qui domina la vie pendant des décennies de loi martiale et entrava la galvanisation efficace des énergies de l'opposition. La loi martiale permit aux forces militaires accusées de violations des droits de l'homme d'obliger la population à garder le silence. Les millions qui se rassemblèrent à l'EDSA pour défier l'appareil militaire de Marcos et les milliers qui affrontèrent les forces de sécurité dans les stades retrouvèrent leur courage pour mettre un terme à une longue tyrannie du silence. Parmi les participants aux manifestations

et aux affrontements à l'EDSA et dans les stades, nombreux étaient ceux qui craignaient une attaque des forces armées mais qui, leur confiance renforcée par la foule, se sentirent pleins d'une nouvelle bravoure leur permettant de stopper les chars, les forces de sécurité et les hommes de main loyalistes dans leur élan.

Ce qui est plus important, c'est que la signification de l'EDSA et du stade fut transmise à la génération suivante lorsque les contestataires transformèrent leurs révoltes en une affaire de famille. La profondeur de la signification qu'évoquait ce phénomène était sans limites, lorsque les parents furent les témoins du succès et de la perpétuation de l'esprit de l'EDSA et du stade, ainsi que du pouvoir du sentiment collectif, canalisés vers le changement politique dans la génération qui suivit.

Le sanctuaire est plus qu'une simple enceinte contenant les souvenirs historiques d'une nation en proie à la contestation. Pour citer David Cole, le sanctuaire est l'incarnation d'un « *illud tempus* », « un moment des origines, la période de la Création et de ses suites immédiates, où les dieux parcouraient la terre, les hommes visitaient le ciel et les événements archétypaux majeurs du mythe, la guerre dans le ciel, les combats contre les monstres, la Quête, le Déluge, la Chute, se produisaient¹³ ».

Pour les Philippins, l'EDSA est un lieu de rassemblement permettant l'expression d'un sentiment collectif. Elle représente une ère où tout commença, un symbole d'une cosmologie politique dans laquelle, disait-on, la société philippine était vraiment née, non des démarcations artificielles créées par les manigances de puissances coloniales concurrentes mais de l'action exceptionnelle de millions de citoyens anonymes qui abandonnèrent la sécurité de leurs foyers pour forger une nation à leur image. Pour un pays dont les 500 ans d'histoire consistaient en une série de mésaventures coloniales, déceptions politiques et tentatives de création d'une identité nationale ayant mal tourné, ces quatre jours à l'EDSA marquèrent une rupture grandiose avec un passé surchargé. Pour la première fois en cinq siècles, les Philippins ressentirent la nation comme étant vraiment leur propre création, une possibilité tangible, une « communauté imaginée » leur permettant de présenter leur ouvrage au monde¹⁴.

Le football : jouer pour l'avenir d'une région

Si l'EDSA est un sanctuaire, les stades de football du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord sont des champs de bataille qui furent le théâtre de multiples luttes. Simultanément, ils représentent également dans de nombreux cas des symboles de résistance et le prix que font payer les régimes autocratiques pour les expressions de dissidence.

Les régimes autocratiques et les militants mordus de football se sont disputés lors des récentes décennies le contrôle du terrain et la crédibilité qui émane de l'institution et du lieu qui inspire le type d'intense passion qu'évoque la religion dans les terres conservatrices qui s'étendent de la côte atlantique de l'Afrique aux principautés riches en pétrole du Golfe. Pour les militants mordus de football, ou ultras, qui appa-

rurent lorsque ce sport devint de plus en plus un instrument de combat politique, il s'agit d'une lutte contre le joug autocratique, la mauvaise gestion économique et la corruption. Cela signifie également la quête de la dignité, d'une identité nationale, ethnique et sectaire, et des droits de la femme.

Le rôle essentiel joué par les ultras dans la révolte populaire qui a eu lieu cette année élargit une tradition d'association étroite du football à la politique dans l'ensemble du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord, évidente jusqu'à aujourd'hui dans les derbies qui se déroulent dans des villes telles que Le Caire, Amman, Téhéran et Riyad. En Égypte, la tradition remonte à l'introduction de ce sport par la puissance coloniale britannique au début du XX^e siècle dans ce pays nord-africain. Fondé comme lieu de réunion réservé exclusivement aux Égyptiens pour les opposants à la domination coloniale de la Grande-Bretagne, *Al Ably*, qui signifie Le National, fut un point de ralliement nationaliste pour les Égyptiens ordinaires. Ses joueurs continuent de porter le rouge du drapeau de l'Égypte précoloniale. Habillé en blanc, *Zamalek*, qui fut d'abord appelé *Al Mohatalet*, ou Le Mélange, puis Farouk en l'honneur du monarque égyptien détesté puis déposé, était le club des administrateurs coloniaux et officiers supérieurs britanniques, ainsi que de la haute bourgeoisie cairote. La rivalité acharnée entre ces clubs n'est pas devenue moins politique depuis l'accession de l'Égypte à l'indépendance¹⁵.

Le stade de football représente, pour les gouvernants, un outil essentiel pour améliorer leur image ternie et détourner l'attention du mécontentement qui couve et, à certains moments, un symbole de leur brutalité. Les présidents égyptien et iranien Hosni Moubarak et Mahmoud Ahmadinejad, ainsi que le fils du chef de l'État libyen Mouammar Kadhafi, Al Saadi al Kadhafi, s'identifièrent à l'équipe nationale de leur pays en faisant des victoires et des défaites de celle-ci des baromètres de la popularité de leur régime. Oudai Hussein, le fils sadique du dictateur irakien déposé, humilia les joueurs pour un penalty ou une passe manquée en leur faisant raser la tête en public dans le Stade du Peuple à Bagdad. Le légendaire footballeur et ancien gardien de but irakien Hashim Hassan se rappela avoir été forcé, après avoir perdu un match de qualification pour la Coupe du Monde contre le Kazakhstan en 1997, à s'allonger avec toute son équipe sur le gazon du stade, où les hommes de main d'Oudai flagellaient leurs pieds et leur dos avant de les incarcérer pendant une semaine¹⁶. M. Moubarak et ses fils attisèrent le nationalisme à la fin de 2009 après la perte de qualification de l'Égypte pour la Coupe du Monde 2010 en Afrique du Sud, poussant l'Égypte et l'Algérie au seuil d'une guerre du football. Kadhafi orna les stades de son pays de citations de son Livre Vert expliquant ses singulières théories de la démocratie¹⁷.

Le football explique également pour beaucoup le soutien apporté par les forces armées à ce sport et le rôle qu'elles y jouent dans divers pays du Moyen Orient et de l'Afrique du Nord. Dans l'Égypte folle de football, la moitié au moins des 16 équipes de Ligue 1 appartiennent aux forces armées, à la police, à des ministères ou à des

autorités provinciales. Des entreprises de construction appartenant aux forces armées construisirent 22 stades de football du pays. De même, les gardes révolutionnaires iraniennes ont au cours des années récentes pris le contrôle d'un certain nombre des principales équipes de football.

Dans les moments de crise, les stades deviennent souvent des centres de détention en masse et des champs de la mort. Les forces de sécurité syriennes ont entassé des manifestants anti-gouvernementaux dans les stades de Lattaquié, Dera et Baniyas. L'utilisation des stades évoqua des souvenirs de l'assaut mené en 1982 contre la ville syrienne de Hama pour écraser un soulèvement des Frères musulmans au cours duquel au moins 10.000 personnes furent massacrées. Un rapport publié en 1983 par *Amnesty International* alléguait que le stade de la ville était alors utilisé pour détenir de nombreux habitants qui y étaient laissés sans abri ni nourriture¹⁸.

Les forces américaines et irakiennes découvrirent des charniers dans plusieurs stades irakiens après le renversement de Saddam en 2003. Une équipe des forces internationales sous direction américaine disputa peu de temps après le renversement des Taliban en 2001 un match de football contre une équipe afghane au stade Ghazi de Kaboul pour mettre en lumière le changement apporté à ce pays ravagé par la guerre. Le stade avait été utilisé par les Taliban pour des exécutions publiques. Les Afghans croient qu'il est encore hanté par les morts et ont peur d'y pénétrer une fois la nuit tombée. Même les veilleurs de nuit limitent leurs tournées à la périphérie du stade. Les miliciens chrétiens responsables des massacres perpétrés en 1982 dans les camps de réfugiés palestiniens beyrouthins de Sabra et Shatilla sur lesquels les forces d'invasion israéliennes fermèrent les yeux convertirent un stade local de football en centre d'interrogation en lieu d'exécution. Quelque 800 Palestiniens furent massacrés dans les deux camps. Des djihadistes somaliens utilisèrent le stade de la capitale, Mogadiscio, qui avait été un jour l'un des plus impressionnants d'Afrique de l'Est, où se déroulaient des matches devant 70.000 supporters passionnés, comme centre d'entraînement et de recrutement islamiste jusqu'à leur expulsion récente par les forces du gouvernement soutenu par l'Union africaine.

De l'Algérie à l'Iran, les passionnés ont résisté aux efforts de contrôle politique des stades des autocrates de la région en les transformant de façon répétée en lieux d'expression de leur colère et de leur frustration refoulée, d'affirmation de leur identité nationale, ethnique et sectaire et de revendication des droits de la femme.

« Puisqu'il n'y a aucune compétition dans la vie politique, la compétition émigra vers le stade de football. Nous faisons le nécessaire pour résister aux règles et réglementations lorsque nous pensons qu'elles sont mauvaises... Vous ne changez pas les choses en Égypte en parlant de politique. Nous ne sommes pas politisés, le gouvernement le sait et doit traiter avec nous », déclara un passionné militant égyptien après que son groupe se rendit maître l'année dernière d'un barrage policier dressé pour

empêcher le groupe d'apporter des fusées éclairantes, des feux d'artifice et des banderoles dans un stade¹⁹.

Si une défaite créait une opportunité politique, il en était de même d'une victoire. Des milliers de femmes envahirent le stade de Téhéran lorsque l'équipe nationale iranienne triompha de l'Australie lors de la Coupe du Monde en 1998 pour protester contre l'interdiction qui leur est faite d'assister à des matches de football. Le bruit court que des attaques visant des banques et des administrations menées par des supporters hurlant des slogans hostiles au régime lors des matches de qualification pour la Coupe du Monde 2002 incitèrent le gouvernement à ordonner à l'équipe nationale de perdre son dernier match contre Bahreïn, qui était donné comme perdant, parce qu'il craignait les manifestations qu'occasionnerait une victoire.

Des bagarres hebdomadaires dans les stades égyptiens avec les forces de sécurité et des groupes de supporters rivaux préparèrent les supporters militants du Caire aux affrontements de la place Tahrir qui forcèrent le président égyptien Hosni Moubarak à abandonner le pouvoir en février 2011²⁰. De même, des mouvements de contestation à l'égard du gouvernement qui se déroulèrent dans des stades de football précédèrent les manifestations de masse qui éclatèrent en Tunisie en décembre 2010 et déclenchèrent la vague de manifestations balayant le Moyen Orient et l'Afrique du Nord. Les supporters tunisiens huèrent le président de la Confédération africaine de football (CAF), Issa Hayatou, en novembre lors du match retour de la finale de la coupe Orange de la Ligue des Champions de la CAF entre *Espérance* de Tunis et *TP Mazembe*, un club de la République démocratique du Congo. Lors du premier match entre ces deux équipes au Congo, qui vit la défaite d'*Espérance*, ses supporters accusèrent l'arbitre togolais d'avoir été soudoyé et d'avoir agité des billets de banque en direction de Hayatou. Les contestations conduisirent à des affrontements entre supporters qui, comme leurs homologues égyptiens, s'aguerrirent aux combats de rue.

L'éruption de révoltes populaires dans tout le Moyen Orient et l'Afrique du Nord à partir de décembre 2010 incita les autocrates harcelés en Tunisie, en Égypte, en Libye, en Algérie, en Syrie, à Bahreïn et au Yémen à annuler tous les matches professionnels pour tenter d'empêcher les stades de football de devenir des points de ralliement pour l'opposition. La suspension ne produisit pas de dividendes. Au contraire, les ultras, les groupes de soutien jusqu'au-boutistes, fortement politisés et enclins à la violence constitués sur le modèle d'organisations semblables existant en Serbie et en Italie, à l'avant-garde d'un soulèvement du pouvoir du peuple, remportèrent leurs premières victoires importantes lorsque le combat sortit des stades pour s'étendre aux rues de Tunis et à la place Tahrir du Caire. Un sens de responsabilisation, combiné aux capacités d'organisation et à l'expérience des combats de rue acquises en quatre années d'affrontements hebdomadaires avec les forces de sécurité, les ultras parmi les supporters des rivaux acharnés que sont les deux clubs caiotes *Al Ahly SC* et *Al Zamalek SC*, fit d'eux une force avec laquelle il faudrait compter.

L'influence des ultras était évidente dans l'organisation et les services sociaux ainsi que dans la division du travail établie sur la place, où des dizaines de milliers campèrent pendant 18 jours jusqu'à ce que Moubarak n'ait plus d'autre choix que de se retirer le 11 février. À l'instar d'une municipalité organisant des services, les manifestants se virent confier des tâches telles que le ramassage des ordures. Ils portaient des bandeaux qui les identifient par le rôle qui leur avait été attribué, infirmier ou préposé aux relations avec les médias, par exemple.

Les ultras, qui sont souvent des anarchistes convaincus qui s'opposent aux systèmes hiérarchisés de gouvernement, se joignirent à ceux qui patrouillaient la périphérie de la place et en contrôlaient l'accès. Ils étaient en première ligne lors des affrontements avec les forces de sécurité et les partisans du gouvernement. Leur visage était fréquemment masqué pour que la police, qui les avait prévenus par téléphone de ne pas s'approcher de la place Tahrir, ne puisse les reconnaître. Leur expérience leur donna l'avantage dans la lutte pour le contrôle de la place lorsque les partisans du président employèrent la force pour les déloger. Dans l'ordre de bataille des ultras figuraient des lanceurs de pierres, des spécialistes du retournement et de l'incendie des véhicules à des fins défensives, ainsi qu'une équipe de logistique opérant comme une machine bien huilée pour fournir des projectiles avec une précision d'horloge.

Ils n'avaient rien à perdre et tout à gagner. Leurs affrontements hebdomadaires dans les stades avec la police et les supporters rivaux étaient un jeu où il n'y a ni gagnant ni perdant pour la possession d'un espace qu'ils considéraient comme leur appartenant. Comme les hooligans en Grande-Bretagne, dont les attitudes étaient déterminées par l'état de délabrement des stades, les ultras égyptiens et tunisiens étaient motivés par les tentatives du régime de contrôler leur espace en le transformant en une forteresse virtuelle entourée d'acier noir. La lutte pour le contrôle conduisit à un effondrement total, à un déclin social en microcosme. Si l'espace était sacrificable, la vie l'était aussi. En conséquence, les supporters militants allaient affronter la police chaque week-end avec un abandon total.

Briser la barrière de la peur

L'expérience des combats de rue dont bénéficiaient les militants leur permit d'aider les manifestants à briser la barrière causée par la peur qui les avaient empêchés d'affronter le régime par le passé. « Nous étions en première ligne. Lorsque la police attaquait, nous encourageons les gens. Nous leur disions de ne pas s'enfuir ni d'avoir peur. Nous commençons un tir de fusées éclairantes. Les gens prenaient courage et se joignaient à nous ; ils savaient que nous comprenions l'injustice et appréciaient le fait que nous combattions le diable », déclara Mohammed Hassan, un étudiant en informatique de 20 ans à la voix douce, photographe en herbe et un des leaders des *Ultras White Knights* (UWK), les supporters militants de *Zamalek*²¹.

Partant du quartier cairote de *Shubra*, Mohammed, un homme de faible corpulence avec une barbe de trois jours soigneusement taillée, mena une foule qui atteignit 10.000 personnes ; ils franchirent sept barrières de sécurité pour arriver à la place Tahrir le 25 janvier, premier jour de manifestations. C'était le jour auquel lui et ses compagnons s'étaient préparés pendant les quatre années écoulées, améliorant leur aptitude au combat lors de leurs actions de harcèlement contre la police, généralement considérée comme jouant le rôle d'hommes de main de Moubarak, et les supporters des équipes rivales :

Un groupe de UWK, parmi lesquels se trouvaient Mohammed, s'efforça à un moment d'enfoncer une barrière de police pour se rendre à l'immeuble du parlement voisin. « Quand je vois les forces de sécurité, je deviens fou. Je vais vous tuer ou être tué. Les ultras firent disparaître ma peur. J'appris ce que fraternité veut dire et acquis le courage exprimé au stade », déclara-t-il. Il montra du doigt une cicatrice causée sur le côté gauche de son front par une pierre lancée par la police, qui bloqua la première tentative de percée vers le parlement des supporters. Alors que le sang coulait sur son visage, il entendit les cloisons intérieures de la peur s'écrouler au moment où des cris s'élevèrent de la foule derrière lui : « Ce sont nos frères. Nous pouvons le faire²² ».

« Nous nous sommes battus dans le stade pendant quatre ans pour nos droits. Cela nous a préparés à ce qui est arrivé aujourd'hui. Nous avons dit à nos gens que c'était notre mise à l'épreuve. L'échec n'était pas une option », déclara Ahmed Fondu, un autre leader des UWK, qui décrit fièrement comment il captura des partisans de Moubarak chargeant à dos de chameau les manifestants et les retint prisonniers dans la station de métro Sadate, près de la place Tahrir²³. Les affrontements sur la place Tahrir, comme ceux sur la place du Change à Sanaa et au monument des Perles de Manama, aujourd'hui détruit, comme les événements qui se produisirent des années plus tôt à l'EDSA de Manille, ont changé la société et pénétré d'importants segments de la population d'un sens de l'unité et du pouvoir dont la mémoire s'affaiblit inévitablement mais reste un souvenir clair marquant une entière génération. Une transition du pouvoir s'était produite même avant que des présidents comme Moubarak et Zine el Abidine Ben Ali en Tunisie soient obligés de démissionner après des décennies de pouvoir et alors que cela faisait des mois que des milliers de Syriens défient les chars et les navires. Le courage de lutter manifesté initialement par les supporters de football activistes en Tunisie et en Égypte fut embrassé par une population plus nombreuse qui n'a plus peur de s'exprimer ni de se réunir.

Il y a vingt-cinq ans, le même mur de peur s'effondra aux Philippines. Ana, une ménagère de la classe moyenne, se rappelle de l'indignation qu'elle ressentit lorsque le sénateur d'opposition Benigno Aquino fut abattu. Ce fut sa colère qui enfonça le mur. La vue de centaines de milliers de Philippines rassemblés dans les rues pour exprimer leur rage mais aussi leur fierté. « Il y eut une lame de fond populaire », déclara-t-elle. « Cela faisait tellement de bien de voir tous ces gens, des centaines et des milliers de

personnes, jour après jour. Je fus contente de savoir qu'il reste de très nombreux Philippins qui aiment notre pays²⁴ ».

Le football comme toile de fond de la révolte de Benghazi

Saadi, le footballeur controversé, fils de Kadhafi, un leader dans la lutte pour la survie de son père, utilisa la manipulation du jeu dans le but de recueillir le soutien du public pour son père. Le football devint une arène de confrontation entre partisans et adversaires de Kadhafi bien avant l'éruption de la révolte en 2011. Le mécontentement à l'égard des Kadhafi dans le bastion oriental de l'opposition, Benghazi, commença à monter quand le sort cessa de sourire au club de football de la ville, *Al Ahli* (Benghazi), aussi bien sur le terrain qu'en dehors de celui-ci, lorsque Saadi prit une participation majoritaire dans le club de Tripoli portant le même nom, devenant capitaine de l'équipe, ce qui fit de ces deux clubs des rivaux acharnés.

Les liens de Saadi avec *Al Ahli* (Tripoli) signifiaient que, lors de chaque match de l'équipe, le prestige du régime était en jeu. Au lieu des joueurs, c'était la politique qui dictait le résultat des matches. Lorsqu'*Al Ahli* Benghazi mena 1 à 0 contre son homonyme de Tripoli à la mi-temps d'un match que les clubs disputèrent pendant l'été 2000, l'arbitre accorda obligeamment deux penalties et un but entaché de hors-jeu à *Al-Ahli* Tripoli en deuxième mi-temps. Les joueurs de Benghazi quittèrent le terrain mais les gardes de Saadi leur ordonnèrent de revenir et Tripoli l'emporta 3-1.

Cet été-là, *Al Ahli* (Benghazi) joua également contre une équipe d'Al-Baydah, la ville natale de la mère de Saadi et le lieu qui fut le théâtre des premières manifestations anti-Kadhafi contre la corruption dans l'attribution de logements sociaux. Les supporters de Benghazi s'indignèrent tellement d'un penalty qu'ils envahirent le terrain, ce qui obligea à mettre fin au match. Après avoir quitté le stade, les supporters en colère mirent le feu à l'annexe locale de la Fédération libyenne de football, qui était présidée par Saadi. Le gouvernement réagit en ordonnant la dissolution du club de Benghazi, la démolition de son siège et l'arrestation de 50 de ses supporters. L'indignation du public suscitée par les représailles contre Benghazi obligea Saadi à démissionner de la présidence de la Fédération pour ensuite être rétabli dans ces fonctions par son père en réponse à la prétendue créance de la Fédération qu'il fallait le fils de Kadhafi comme son chef.

La rivalité entre Benghazi et Tripoli se poursuit, mettant aux prises les opposants, aidés par l'imposition d'une zone d'exclusion aérienne au-dessus de la Libye par une coalition armée internationale, et les partisans de Kadhafi pour déterminer l'avenir de la Libye. Pour les supporters d'*Al-Ahli* (Benghazi), arracher le contrôle de la ville aux forces de Kadhafi représente l'heure de la vengeance. À l'inverse, les supporters d'*Al-Ahli* (Tripoli) acclamèrent Saadi en mars lorsqu'il visita la Place Verte de Tripoli juché sur le toit d'une voiture, saluant et serrant les mains des supporters, qui scandaient « Dieu, la Libye et Mouammar seulement²⁵ ».

Redéfinir l'espace de contestation, la reconquête du territoire

Le climat postrévolutionnaire en Égypte est marqué par un sentiment nouvellement acquis du droit et de la demande d'une réforme de grande envergure. Les contestataires, pénétrés de ce que le pouvoir du peuple peut accomplir, continuent de manifester pour tenter d'éliminer complètement ce qui reste de l'ancien régime, faire en sorte que les responsables de l'ère Moubarak rendent compte de leurs actions et maintenir la pression exercée sur les responsables militaires du pays pour qu'ils tiennent leurs engagements de conduire l'Égypte à la démocratie. La route de la réforme et de l'édification de la nation dans un contexte d'après-pouvoir du peuple promet d'être très longue et difficile, comme dans une large mesure ce que celle de l'EDSA est devenue, à savoir une illustration des défis que doit affronter un pays après un soulèvement pacifique qui a réussi à détrôner un dictateur. Un débat public grandiose pour définir une vision de la société se poursuit bien après le départ du président Marcos.

Le sanctuaire lui-même a accueilli chaque année beaucoup moins de visiteurs à l'occasion des anniversaires de l'expression du pouvoir du peuple. Finies les longues cérémonies de reconstitution des événements de février 1986 qui rassemblaient la classe moyenne urbaine, l'église et les forces armées. Dans les années qui suivirent, quelques autres tentatives infructueuses d'expression du pouvoir du peuple, de nombreux participants et sympathisants décidèrent de rester plutôt chez eux. À l'occasion du 16^e anniversaire célébré en février 2002, le directeur du sanctuaire, le père Socrates Villegas, le déclara « interdit » aux activités politiques. L'ancien président Fidel Ramos, ayant lui-même profité du pouvoir du peuple, exprima le même sentiment : « Je ne pense pas qu'il devrait y avoir un autre événement aussi important que celui qui se déroula à l'EDSA... Ce que nous autres Philippins devons faire est de renforcer nos institutions démocratiques qui conduiront à un développement durable, ainsi qu'à la paix et à la sécurité²⁶ ». Tout un contingent de la police fut déployé comme cordon de sécurité autour du sanctuaire. Sa présence était tellement menaçante qu'elle suscita une réaction publique à ce que le sanctuaire est devenu : un lieu sous haute surveillance qui était toutefois un symbole de liberté et d'ouverture.

En février 2008, vingt ans après les événements de l'EDSA, le sanctuaire fut de nouveau assiégé par des manifestants, beaucoup moins nombreux toutefois, à la suite de la confession d'un dénonciateur à propos d'une affaire de corruption impliquant prétendument le président des Philippines. Pour apaiser les craintes d'un autre soulèvement inspiré par le pouvoir du peuple, les manifestants s'y réunirent pour une « veillée de prière ». Les autorités catholiques demandèrent néanmoins à la police nationale philippine d'empêcher les manifestants d'utiliser le sanctuaire à des fins politiques, comme l'avaient fait les forces armées égyptiennes pour établir un cordon de sécurité autour de la place Tahrir pour faire en sorte qu'elle ne soit plus un lieu de manifestations. Le sanctuaire est maintenant un territoire exclusivement religieux et

n'est plus disponible pour des manifestations, déclare l'église, désireuse de mettre le pouvoir du peuple fermement dans le passé. L'armée égyptienne a restauré Tahrir à son rôle de grande artère qui a été le sien pendant des décennies. Les deux lieux qui virent les débuts du pouvoir du peuple et furent démystifiés par des forces qui avaient joué un rôle crucial dans le succès de la révolte, l'église catholique et les forces armées.

La confusion et l'incertitude règnent, alors que les Philippins et les Égyptiens sont aux prises avec les significations contestées déchaînées par le pouvoir du peuple. La conversation à propos de la direction du développement social et politique est transformée dans des sens qui rappellent l'accent mis par l'ancien président philippin Ramos sur l'édification et le renforcement des institutions de gouvernance afin d'approfondir et de consolider la démocratie, ainsi que de préserver en même temps les avantages en nature et les privilèges des forces armées.

Alors que la conversation nationale en Asie, au Moyen Orient et en Afrique du Nord se poursuit avec un esprit de civisme renouvelé, les espaces de contestation continueront d'être reconfigurés. Le stade de football et le sanctuaire évolueront au fur et à mesure que les significations et les valeurs collectives prennent forme petit à petit. Aux Philippines de l'après-EDSA, cette conversation s'est déroulée hors site, loin du sanctuaire, de la rue et de la scène. Au lieu de cela, elle prit place dans les structures de prise de décisions, parmi des groupes de responsables, de citoyens et de gens ordinaires qui participent à ces mécanismes socialement acceptés. Ce fut un processus souvent fastidieux et minutieux qui demandait l'aptitude à la négociation et au compromis plutôt que les slogans et les petites phrases citées dans les médias qui caractérisent un lieu de contestations.

La lutte au Moyen Orient et en Afrique du Nord est sortie des stades pour entrer dans de plus vastes espaces publics et, dans certains cas, dans les salles enfumées de marchandage politique. La Tunisie s'est déjà engagée sur la route tracée par les Philippines, les forces politiques en présence négociant les structures précises de leur future démocratie. En Égypte, les termes de la transition continuent d'être négociés dans la rue et ailleurs en un processus beaucoup plus alambiqué et controversé. En Jordanie et au Maroc, la rue sert à maintenir la pression sur un monarque qui, contrairement à la plupart des gouvernants arabes, a choisi le dialogue avec les contestataires plutôt que l'oppression pour tenter de conserver le pouvoir. Ailleurs dans la région, des combats féroces faisant intervenir des degrés divers de violence, allant d'une rébellion armée en Libye à un pacifisme résolu face à la brutalité du régime en Syrie, détermineront l'issue des révoltes et la transition vers une société plus ouverte et transparente.

Notes

1. SEWELL, William H. Jr., « Space in Contentious Politics », in AMINZADE, Ronald R. et al., *Silence and Voice in the Study of Contentious Politics*, Cambridge, UK : Cambridge University Press, 2001, p. 55.
2. *Id.* ; et ZHAO, Dingxin, « Ecologies of Social Movements: Student Mobilization during the 1989 Prodemocracy Movement in Beijing », *American Journal of Sociology* 103, no. 6, mai 1998, p. 1502.
3. SEWELL, « Space in Contentious Politics », p. 54.
4. *Id.*, p. 55. Voir aussi GIDDENS, Anthony, *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*, Cambridge, UK : Polity Press, 1984, p. 161.
5. MERCADO, Monina Allarey, ed., *People Power: The Philippine Revolution of 1986; An Eyewitness History*, Manila : Writers and Readers Publishing, 1986, p. 106.
6. DE MANILA, Quijano, *Quartet of the Tiger Moon: Scenes from the People Power Apocalypse*, Manila : Book Stop, 1986, p. 27.
7. SEWELL, « Space in Contentious Politics », p. 60.
8. *Id.*
9. *Id.*, p. 68.
10. GOFFMAN, Erving, *The Presentation of Self in Everyday Life*, New York : Doubleday, 1959, p. 97.
11. L'ancien maire adjoint de Manille Herminio Astorga raconte qu'un groupe de chauffeurs de taxi se rassembla au parc Luneta, dans le centre-ville de Manille, à 10 kilomètres environ de l'endroit où se produisit le soulèvement pour y transporter gratuitement des centaines de personnes. Cité dans MERCADO 1986, p. 109.
12. DE MANILA, *Quartet of the Tiger Moon*, p. 36.
13. COLE, David, *The Theatrical Event: A Mythos, a Vocabulary, a Perspective*, Middletown, CT : Wesleyan University Press, 1975, p. 7.
14. ANDERSON, Benedict, *Imagined Communities: Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London : Verso Books, 1991.
15. DORSEY, James M., « Football Pitches: A Battleground for North Africa's Future », *The Turbulent World of Middle East Soccer* (blogue), 24 mars 2011, <http://mideastsoccer.blogspot.com/2011/03/football-pitches-battleground-for-north.html>.
16. DORSEY, James M., « Syria's Latakia Stadium Joins Long List of Region's Politically Abused Soccer Pitches », *The Turbulent World of Middle East Soccer* (blogue), 18 août 2011, <http://mideastsoccer.blogspot.com/2011/08/syria-latakia-stadium-joins-long-list.html>.
17. DORSEY, « Football Pitches ».
18. Amnesty International, *Report from Amnesty International to the Government of the Syrian Arab Republic*, Bruxelles : Amnesty International, novembre 1983, p. 23, www.amnesty.org/en/library/asset/MDE24/004/1983/en/bb665737-3669-4719-949b-0b30f8266ad1/mde240041983en.pdf.
19. DORSEY, James M., « Soccer Fans Play Key Role in Egyptian Protests », *The Turbulent World of Middle East Soccer* (blogue), 27 janvier 2011, <http://mideastsoccer.blogspot.com/2011/01/soccer-fans-play-key-role-in-egyptian.html>.
20. DORSEY, James M., « Emboldened Fans Rewrite the Politics of Egyptian Soccer », *The Turbulent World of Middle East Soccer* (blogue), 6 mars 2011, <http://mideastsoccer.blogspot.com/2011/03/emboldened-fans-rewrite-politics-of.html>.
21. DORSEY, James M., « Pitched Battles: The Role of Ultra Soccer Fans in the Arab Spring—Analysis », *Eurasia Review*, 24 décembre 2012, www.eurasiareview.com/24122012-pitched-battles-the-role-of-ultra-soccer-fans-in-the-arab-spring-analysis-2/.
22. *Id.*
23. *Id.*
24. Entretien avec Ana, une ménagère philippine, 29 mars 2001.
25. DORSEY, James M., « Libyan Soccer Players Defect in Symbolic Blow to Qaddafi », *The Turbulent World of Middle East Soccer* (blogue), 25 juin 2011, http://mideastsoccer.blogspot.com/2011/06/libyan-soccer-players-defect-in_25.html.
26. REGALADO, Edith, « Cory FVR Shun New People Power », *Philippine Star*, 25 février 2002, www.philstar.com/headlines/151834/cory-fvr-shun-new-people-power.

Visitez notre site web

http://www.au.af.mil/au/afri/aspj/apjinternational/aspj_f/Index_F.asp